

YVONNE RAINER

– POÈMES

Art Press · 26 juin 2021 · Jacqueline Caux

Yvonne Rainer



Poèmes

Édition bilingue français / anglais. Traduction Bryan Campbell et Vincent Weber
Trente-trois morceaux, 144 p., 14 euros

Les poèmes de la danseuse, chorégraphe, cinéaste et écrivaine Yvonne Rainer viennent de paraître en version bilingue.

La parution des poèmes d'Yvonne Rainer écrits entre 1977 et 2010 est d'autant plus précieuse qu'elle permet de retrouver et d'approfondir les problématiques passionnantes – artistiques comme personnelles – de cette figure emblématique de la post-modern dance américaine, co-fondatrice, en 1962, du célèbre Judson Dance Theater. Ces poèmes clarifient le lien maintenu entre les trois périodes créatrices de cette artiste polyphonique : danseuse, chorégraphe, cinéaste, écrivaine. Les premiers d'entre eux ont été écrits alors qu'Yvonne Rainer avait arrêté de danser pour se consacrer au cinéma expérimental – réalisant sept films entre 1972 et 1996. Pourtant, l'un de ses poèmes mentionne sa danse manifeste de 1965, son fameux Trio A, qu'elle déclinera de façon magistrale, en 1970, en Trio A with Flags, faisant danser un couple nu, le drapeau américain noué autour de leur cou, afin de protester contre les censures et la guerre au Vietnam. Il est intéressant de constater que l'écriture de ses poèmes s'est poursuivie après qu'Yvonne Rainer a aussi abandonné la réalisation de films – devenus trop onéreux pour elle à produire – pour renouer, en 2000, à la demande de Baryshnikov, avec la chorégraphie. Il est troublant d'entendre Yvonne Rainer lire ses poèmes – associés à d'autres textes à forte connotation socio-politique – tout en

marchant au milieu de ses danseurs. Née en 1934 à San Francisco, elle avoue, en toute simplicité, bien qu'ayant jusqu'alors refusé le narcissisme affiché des créateurs : « Le langage est de plus en plus important pour moi. Mes poèmes et mes textes me permettent d'être encore sur scène alors que je ne peux plus danser. C'est une façon pour moi de performer et d'être encore regardée ! »

« RAINER(O) À LA POSTE »

La facture de ses écrits nous permet de déceler la cohérence profonde de sa démarche. Nous y retrouvons son goût pour les moments de rupture, de mise en cause des conventions, son goût pour le paradoxe, la distanciation, le non spectaculaire, les contradictions, les juxtapositions incongrues et ce besoin constant de disjonctions, que ce soit dans le flux des mots comme dans celui des mouvements ou des images. Dans son poème « Trio A », elle reprend cette affirmation qui aura inspiré tant de chorégraphes européens : « Le poids du corps / en preuve matérielle / que l'air est matière / et l'esprit marié au muscle ». Dans « Ces temps de Bistrouille », les mots coulent comme une danse fluide, alors que la fin de « Le club de l'Université » sonne, surtout en anglais, comme un haïku. Nous retrouvons aussi son amour pour la culture populaire. C'est ainsi que cette danseuse – que certains ont pu trouver rigoriste – a pu s'inspirer des mouvements de Jacques Tati dans *Play Time* (1967), de Zizi Jeanmaire, qu'elle a vu danser enfant, des claquettes de Fred Astaire ou des expressions de Buster Keaton. Dans « Take the R train », parlant d'un clochard, elle se réfère au *Take the A Train* de Duke Ellington... Elle nous parle aussi de sa vie quotidienne la plus banale, la plus plate, et de ses voyages. Au fond, ce qu'elle nous propose – comme dans chacune de ses oeuvres –, c'est encore cette forme d'hyperréalité dans laquelle rien n'est transfiguré. Dans « Rainer(o) à la Poste », elle mentionne, par exemple, le fait que son père, peintre en bâtiment italien, qui voulait à tout prix s'assimiler, a retiré le « o » de son nom afin qu'il sonne moins italien. Elle parle aussi de ses amis, de son mari, le peintre expressionniste abstrait Al Held, ainsi que de Robert Morris, qu'elle a rencontré chez Anna Halprin alors qu'il était le compagnon de Simone Forti et avec lequel elle vécut de 1960 à 1971. Elle dédie ce livre à Martha Gever, la compagne qu'elle a rencontrée à l'âge de 56 ans et avec laquelle elle vit encore aujourd'hui. Comme avait pu le faire le musicien français Luc Ferrari avec ses *Anecdotes* : *Exploitation des concepts*, Yvonne Rainer revisite, elle aussi, brillamment ses concepts : « Dans nombre de mes pièces actuelles, j'effectue un travail de collage de fragments de mes travaux antérieurs associé à des choses nouvelles et à mes écrits, puisqu'aussi bien la danse change de sens lorsqu'on lui superpose des textes qui viennent casser les clichés qui embrument l'esprit sous l'apparence de la nécessité. » C'est cette approche excitante que l'on trouve dans *After Many a Summer Dies the Swan: Hybrid* présenté en 2000, dans *AG Indexical* (2006), dans *RoS Indexical* (2007), *Spiraling Down* (2010), *Assisted Living: Do you have any money?* (2013), ou encore *The Concept of Dust, or How do you look when there's nothing left to move?* (2015). Cette figure majeure de l'underground américain, qui n'a commencé à danser

qu'à l'âge de vingt-cinq ans, puis est devenue, pendant un an, en 1957, une élève de Martha Graham ; qui a participé en 1960 à un atelier d'Anna Halprin, puis a travaillé pendant huit ans avec Merce Cunningham et Robert Dunn ; qui a rencontré John Cage – dont l'influence déterminante la conduisit à introduire l'aléatoire, l'imprédictibilité, les cassures, dans ces mouvements répétés – n'a rien abdiqué et, après soixante ans de créativité, elle reste cette artiste exemplaire de la contre-culture, même si elle se produit maintenant dans des musées renommés.